

EDUQUER après le 'linguistic turn' et avec 'l'identité narrative' de Paul Ricœur

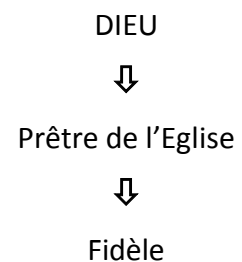
J'aimerais bien arriver à vous faire partager quelques-unes de mes idées sur l'éducation, mais d'emblée la tâche me paraît redoutable. Tout d'abord, le sujet est si vaste que je reste les bras ballants devant les bibliothèques pleines de ce qu'il "faut avoir lu" pour avoir une documentation minimale sur la question. Par ailleurs, les angles d'attaque sont si nombreux que le choix de l'un d'eux, c'est à dire le rejet de tous les autres, me paraît aussi fort délicat.

On a souvent opposé une éducation qui socialise, c'est-à-dire qui se fixe pour but l'adaptation de l'enfant à la société, et une éducation qui l'épanouit. Une simple allusion aux enfants sauvages suffit pour affirmer que l'éducation a pour condition la vie en société, mais que, en même temps, la vie en société repose sur l'éducation. Sans éducation, pas de philosophie, pas d'arts, pas d'inventions, pas de mémoire collective, pas de langue. C'est le retour à la case départ : "Lucy". D'autre part les théories, les pratiques, les techniques éducatives sont une partie intégrante de la culture d'une société.

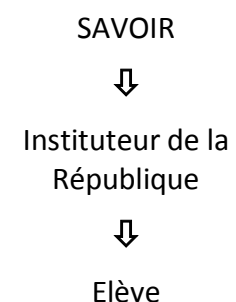
Il me paraît donc clair que je ne puis parler de l'Éducation avec un grand E, comme d'un fait qui existerait en dehors d'un temps et d'une culture donnée. Je ne parlerai donc que de ce que je connais de l'intérieur : la situation en France aujourd'hui avec des points d'appui dans l'histoire et la culture particulière de ce pays.

L'éducation traditionnelle centrée sur la foi, élément d'une culture occidentale chrétienne et préparant les jeunes générations à la vie dans un monde chrétien, a perdu sa validité et sa prééminence avant même la Révolution française. La loi de 1905 lui a fait définitivement perdre les moyens de ses ambitions. Ce type d'éducation porte peut-être les racines de notre culture, mais vouloir le ressusciter aujourd'hui, c'est nier au moins deux siècles d'histoire, et un siècle de laïcité.

Cette éducation, fort proche d'un endoctrinement, pouvait se schématiser par le rapport vertical ci-contre.



L'éducation républicaine autoritaire et antidémocratique a été sérieusement mise à mal dans les années 60. Adaptée à un monde colonial et européen-centré, elle est définitivement dévalorisée. Cette éducation était officiellement porteuse des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, mais s'accommodait fort bien des injustices faites aux femmes, aux pauvres, et aux indigènes de l'Empire Français.



Elle participa largement au rayonnement de la Troisième République mais la prendre comme modèle aujourd'hui reviendrait à nier cinquante ans de notre histoire de révolutions et de libérations. On peut aussi la schématiser par un rapport vertical.

Mais l'éducation libérale des années 70, anti- autoritaire, celle de "Liberté pour apprendre?" chère à C. Rogers, adaptée au monde moderne en pleine mutation d'avant la Crise, cette

éducation, avant même d'avoir pu se généraliser, a commencé à donner des signes de faiblesse et d'inadaptation. Ses limites paraissent clairement se dessiner.

La plupart de ceux qui ont affaire avec l'éducation, ne serait-ce que sous la forme de leur auto-éducation permanente, ne disposent donc plus aujourd'hui de modèles (savoirs, savoir-faire, systèmes de valeurs) clairement identifiés auxquels référer leurs pratiques. En imitant Lacan, on pourrait dire qu'il n'y a plus ni d'heureux père, ni de repère. Le temps de la référence à de grandes certitudes étant dépassé, les questions se posent tous les jours avec insistance, et parfois avec anxiété : Comment éduquer ? A quoi éduquer ? En vue de quoi ?

Une finalité de l'éducation paraît devoir rester la préparation des jeunes à une future vie d'adultes. Mais l'incertitude sur ce que sera demain est telle, après ce siècle qui a vu à quelques années d'intervalle se succéder la Belle Époque et Verdun ! Plus rien à voir avec le Moyen Age où, pendant mille ans, les organisations sociales et religieuses paraissaient immuables ! Alors, à quel monde les préparer ? En tous cas, la crise économique actuelle nous oblige à donner à l'éducation d'autres finalités que la seule "production d'acteurs économiques". L'homme de demain ne pourra pas se réduire à un "*homo oeconomicus*", simple élément d'une société basée sur les rapports marchands et dont chacun perçoit au quotidien l'essoufflement.

Le contexte de crise économique a d'autres effets. Dans de nombreux secteurs de l'activité sociale, l'heure n'est pas aux avancées, aux progrès, mais à la défense des acquis. La plupart des acteurs sociaux décrivent avec raison leur situation comme menacée, insécure. Ils ne cherchent plus à innover, à développer de nouvelles pratiques, mais à se protéger, à éviter de tout perdre. Le contexte paraît donc peu propice à l'innovation, à la recherche, à l'expérimentation engagée, en matière d'éducation comme ailleurs. Ici aussi l'actualité est plus à la "défense du service public d'éducation", au "maintien des statuts", à "la préservation des conditions de travail", qu'à la création de lycées expérimentaux ou d'écoles parallèles.

Cependant, je maintiendrai l'idée que, même dans un tel contexte, il est aujourd'hui nécessaire d'innover en éducation. D'une part pour éviter la tendance à des replis sur des positions antérieures qui ne peuvent plus fonctionner sans d'énormes gaspillages matériels et, plus grave, sans produire de nombreux échecs humains. Et d'autre part parce que, que le monde actuel nous plaise ou non, c'est bien à celui-ci qu'il faut préparer nos descendants, que ce soit pour qu'ils s'y adaptent ou, on doit l'espérer, pour qu'ils le changent. Plus que jamais, l'éducation ne doit pas être une "reproduction" à l'identique de la génération précédente, mais bien une "procréation" non seulement biologique, mais surtout culturelle.

Alors, que faire ? Innover dans quel sens ? Nous ne sommes plus à une époque autoritaire, et je ne vais pas ici, sur ce sujet plus que sur un autre, faire une liste de directives, ni donner de "bons conseils", ni chercher à normaliser comportements ou projets. Je ne vais pas non plus dire aux éducateurs quel sens donner à leur vie, pas plus vie professionnelle que vie familiale.

Cependant, le 'tournant linguistique' pris dans les sciences humaines voici déjà plusieurs décennies ainsi que la philosophie de l'identité narrative développée par Paul Ricœur peuvent nous aider à donner un cadre très large de compréhension des projets éducatifs les plus divers. Pour simplifier, je propose la formulation suivante : donner aux jeunes les moyens de comprendre le monde où ils sont nés (et d'apprendre qu'il existe plusieurs manières de le comprendre), de comprendre leur situation dans ce monde, d'apprendre (vivre, imaginer,

expérimenter, évaluer, simuler, tester, critiquer) la diversité des projets que l'on peut y faire, et apprendre à assumer le choix de chacun de leurs projets.

J'ai souvent entendu dire que "pour grandir les enfants ont besoin de lait et d'amour". Ce slogan me paraît sympathique dans la mesure où il souligne que les enfants n'ont pas besoin que de lait (ou autre confort matériel). Cependant j'insisterai sur les conditions sous-entendues : pour avoir du lait et de l'amour, les enfants ont besoin de parents qui n'aient pas été massacrés en Bosnie, ni sacrifiés sur l'autel de la Mondialisation Économique Libérale. Par ailleurs, la multiplicité des sens du mot "amour" multiplie et éparpille les interprétations possibles de ce slogan. Le père qui abuse sexuellement de son enfant, comme la mère de "*L'arrache-cœur*" qui enferme ses fils dans des cages en rien pour les protéger peuvent déclarer tous les deux sincèrement qu'ils le font par amour. Comment éduquer ? En aimant. Oui, mais en aimant comment ?

Là encore, les théories évoquées nous permettent quelques précisions. Si nous sommes des "Enfants de notre langue", il est hors de question que cet "amour éduquant" soit une espèce d'adoration muette. Il doit être un ensemble d'activités explicites. L'une des premières conditions de n'importe quel projet éducatif est que les jeunes soient plongés dans un bain de langue (et qu'on les aide à y nager à l'aise). De plus, si l'on souhaite que le jeune puisse avoir quelque idée de sa situation dans ce monde, il lui faut avoir aussi quelques mots utilisables à ce sujet. Ce bain de langue doit donc comprendre des moyens d'expression de la subjectivité et de la temporalité humaines.

Par exemple, la collection de livres pour enfants Hachette Jeunesse propose différentes versions écrites, d'épaisseurs différentes, des films de Walt Disney. À ma connaissance, dans aucun de ces livres vous ne pourrez trouver un verbe conjugué à un autre temps que le présent de l'indicatif. C'est là proposer un modèle de récit où le temps est réduit à l'instant, et où la vie humaine n'est qu'une succession d'actes immédiats, le précédent rapidement oublié et le suivant non préparé. L'intérêt d'un tel récit ne tient qu'à l'intensité de la réaction émotionnelle immédiate qu'il suscite chez l'auditeur ou le lecteur plus ou moins fasciné. Pauvre éducation où l'éthique d'une vie pleine et intense dans un temps vécu est échangée contre la réactivité impulsive dans l'instant.

D'un point de vue plus précisément pédagogique, je crois que bon nombre de cours et de manuels scolaires sont principalement composés d'une suite interminable d'exposés descriptifs qui ne racontent rien à personne, et souvent présentés comme des vérités intemporelles.

Ne pourrait-on pas chercher à comprendre les pédagogies sur les bases suivantes ? Il s'agit, partout où cela est possible, d'organiser des rencontres avec l'Autre (tout ce qui n'est pas "Soi-même", ce qui est vécu comme différent, étranger ou étrange, inconnu, nouveau) dans un cadre institué, et ensuite d'organiser des espaces et des temps où chacun puisse exprimer ce qu'il a vécu, si possible jusqu'à en faire un bon récit. Lorsque cela n'est pas possible, ou lorsque c'est très dangereux (par exemple, si "l'Autre", c'est "le trou noir" ou "la construction des pyramides" ou encore, "la crucifixion"), on peut parfois garder la même approche, mais avec une rencontre simulée (ou "virtuelle"). Une autre possibilité dans ces cas consiste à raconter des histoires.

Avec de telles compréhensions des pratiques éducatives, on éviterait de réduire le savoir à une sorte d'objet, de marchandise que le professeur transmet à l'élève comme un commerçant vend un bien à son client (Cf. "*La conception bancaire du savoir*" dénoncée par Paolo

Freire). Le problème que nous n'approfondirons pas ici, c'est aussi que ces 'clients' sont de moins en moins désireux d'acquiescer ce produit peu attractif. Le savoir paraît moins désincarné, moins déshumanisé, et sa découverte par le jeune serait en même temps une occasion pour lui de se relier aux autres êtres humains, à ceux qui l'ont précédé, et au monde qu'ils ont bâti. En même temps, on verrait les rencontres avec l'Autre, l'inconnu, l'étranger, non comme des menaces, mais comme des occasions d'enrichissement mutuel, ce qui devient politiquement et socialement indispensable.¹

Je pourrais encore développer longuement comment une telle conception fait de l'éducation un ensemble de phénomènes typiquement humains ; comment cette conception nous éloigne d'une éducation pensée en analogie à l'épanouissement des fleurs, à la croissance des animaux, ou au dressage des animaux domestiques (ou de cirque) ; et encore combien cette approche se distingue de l'endoctrinement. Mais je me contenterai pour l'instant de finir par la formule suivante : l'être humain nouveau-né n'est pas une personne par naissance ("Personne" est entendu ici au sens fort, par exemple celui que lui donne Paul Ricœur dans son texte 'Approches de la personne'). Qu'il en devienne une, cela dépend du projet de ses éducateurs.

Voilà qui donne une nouvelle perspective à notre formation pour nous, éducateurs : l'utilité d'un travail personnel d'explicitation de nos projets les plus intimes, puisque depuis Jean Jaurès, on sait que l'on ne peut enseigner que ce que l'on est.

Jean-Marc Fert. juin 2011

¹ Cf. la dénonciation du 'mythe identitaire' et de 'l'identité séparative' par André de Peretti et moi-même, in 'Eduquer pour une société durable – Dieux et autorités en crise', pp. 12-13.